



SCENE DANS UNE RUE DE SAN JUAN, PORTO-RICO

Ils ont un besoin urgent d'écoles à Porto-Rico. Dans la charmante ville qui est récemment devenue une partie des Etats-Unis il y a, dit-on, trois cent mille enfants en âge d'aller à l'école, et il n'y a des locaux et des professeurs que pour un sixième de ce nombre. Le reste possède dans l'ignorance et l'absence de gouvernement n'instauré.

TEMPERATURE

Du 9 mai 1902.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Centigrade). Values range from 25 to 31.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles: La Croisade, Atavisme criminel, Un paquet de lettres de Verdi, Le Gueux, Le Calvaire d'Agade, feuilleton du dimanche, Mondanité, chignon, L'Actualité, etc., etc.

Terrible Tremblement de Terre

-A LA-

MARTINIQUE.

LA VILLE DE ST-PIERRE DETRUITE.

Depuis plus d'une semaine, de terribles secousses de tremblement de terre se faisaient sentir dans certaines régions de l'Amérique Centrale, notamment dans le Guatemala, et y répandaient la terreur parmi les habitants. Tous ces troubles intérieurs annonçaient quelque grande catastrophe; mais on ignorait de quel côté se dirigerait ce irruption. Les secousses se prolongèrent, se multiplièrent et devenaient de plus en plus menaçantes.

Même, une convulsion plus puissante que les autres vient d'ébranler la Martinique, colonie française.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LA

GRIPPE D'OR.

GRAND ROMAN INEDIT

Par Georges Madauga.

DEUXIEME PARTIE

LA PREVENUE.

VII

APPEL En faveur des victimes

DE LA

Ville de Saint-Pierre.

La nouvelle de la catastrophe qui vient d'engloutir une des principales villes de la Martinique, Saint-Pierre, a vivement ému, profondément consterné notre communauté.

Nous gardions l'espoir que cette première nouvelle, annonçant l'ensevelissement de toute la population sous un amas de matières embrasées, était quelque peu exagérée. Vain espoir, hélas! car les dernières nouvelles qui nous arrivent confirment la première et nous apprennent que le nombre des victimes s'élève à quarante mille.

Le Togo qui est dans notre port depuis quelques jours, était à Saint-Pierre au commencement du mois dernier. Nombre d'hommes de son équipage, des hommes de couleur tous, sont originaires de la Martinique. On devine donc leur affliction quand ils ont appris l'affreuse calamité dont ils attendent avec anxiété les navrants détails.

On verra dans nos dépêches que le Nuchet, qui mouillait non loin de St Pierre, s'y est bien vite rendu, et a pu arracher à la mort bien des personnes qu'il a recueillies à son bord.

L'amiral Servan, que l'affreuse catastrophe affecte douloureusement, s'attend à recevoir, d'un moment à l'autre, un télégramme lui disant de se rendre à Saint-Pierre où, peut-être arrivera-t-il à temps pour secourir des malheureux aux prises avec les plus tourmentantes souffrances.

L'ABEILLE connaissant les généreux sentiments dont est animée la population de la Nouvelle-Orléans, ouvre aujourd'hui une souscription en faveur des survivants de la grande calamité.

Le produit en sera versé entre les mains de l'amiral Servan qui veut bien se charger de le remettre à ses destinataires, aux ayants-droit.

Nous ne réclamons aucun mérite à cette initiative; la pensée en est venue spontanément à un noble marin qui nous l'a communiquée; et nous croyons accomplir un devoir en ouvrant nos colonnes à cet appel qui, assurément, ne restera pas sans réponse.

Notre colonie française qui vient d'affirmer son patriotisme d'une façon si éclatante, nous donnera, en cette circonstance, la preuve qu'elle sait compatir à l'infortune d'autrui. Ce sont des Français que le malheur a frappés, et la voix du sang se fera entendre.

Que les secours nous viennent donc abondants dans les vingt-quatre heures qui vont suivre, car il nous faudra clore la souscription demain, à midi, pour nous permettre d'en faire le versement à l'amiral, qui veut bien, nous le répétons, en faire la distribution.

L'amiral emportera de la Nouvelle-Orléans le meilleur des souvenirs; il se rappellera qu'à quel jour ensoleillé on s'est réjoui, et qu'à quel jour d'infortune on s'est recueilli et s'y endormi.

L'ABEILLE... \$50 00

LA POSTE DE LA Nouvelle-Orléans.

Personne n'ignore la situation exceptionnelle de notre port.

Il est le centre d'un mouvement prodigieux qui s'opère par terre et par eau, du côté du continent comme du côté de l'Océan. C'est ici qu'arrivent et se croisent toutes les nouvelles, toutes les communications qui nous viennent du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest.

Après la poste de New York, celle de la Cité du Croissant tient le premier rang aux Etats-Unis; elle est la plus active, la plus affairée de toutes; il était donc à supposer qu'on lui avait réservé un local digne d'elle où la légion, l'armée de ses employés puisse se mouvoir et travailler à l'aise. Il n'y a rien été. Elle est resserée dans un endroit étroit, humide, malsain où le service ne se fait qu'avec peine et à contre-cœur. Depuis longtemps la population se plaint de ce honteux état de choses.

De nombreuses pétitions ont été envoyées au Congrès; nous ne savons combien de comités ont rédigé des projets en vue de la doter d'un édifice qui ne soit pas trop indigne d'elle, rien n'y a fait jusqu'ici.

Enfin, les sénateurs qui défendent nos intérêts à Washington ont présenté un projet de loi dans ce but. MM. McEnery et Foster ont pris l'affaire à cœur. Ils demandent \$1,250,000 pour la construction d'un édifice convenable et répondant aux besoins du service. Est-ce trop présumer de la bonne volonté de l'Administration de Washington que d'espérer qu'elle fera droit à une demande dont la légitimité est évidente? N'est-il pas temps, enfin, d'élever à la Nouvelle-Orléans, la Métropole du Sud, un édifice postal qui réponde à ses besoins?

Le Canal Isthmique.

UN NOUVEAU PROJET.

On sait quel rôle important jouent maintenant dans la politique américaine le port de la Nouvelle-Orléans et les bouches du Mississippi. C'est le pivot autour duquel s'agitent toutes les activités de l'Union. Les améliorations immenses dont nous sommes les témoins, les grandes entreprises dont nous sommes le centre, n'ont d'autres raisons d'être.

C'est également de ce côté que se portent toutes les énergies de l'Administration de Washington. Le Congrès n'est pas seul le théâtre de tout ce mouvement. On est plus actif peut-être encore à la Maison Blanche qu'au Capitole.

Le Président laisse échapper à chaque instant quelque parole, quelque geste qui donnent une idée juste de l'impatience dont il est animé, tout récemment, il menaçait le Congrès d'une session extraordinaire, si ce dernier n'expédiait pas immédiatement deux des projets dont l'exécution lui tient le plus à cœur—la question de réciprocité cubaine et la construction du canal isthmique.

On sait à quel point nous intéressent ces deux graves questions, surtout celle du canal interocéanique: C'est, en effet, de la solution de ce problème que dépend l'avenir de la Nouvelle-Orléans.

En fait, nous avons vu jusqu'ici se réaliser presque tous nos rêves. Nous sommes devenus, du jour au lendemain, une grande station navale. On se prépare à nous construire un grand chantier de marine marchande; nous sommes aujourd'hui le siège de presque toutes les conventions manufacturières, industrielles, commerciales, artistiques et littéraires. Notre métropole grandit et s'embellit à vue d'œil. Une seule chose nous manque encore pour achever l'œuvre de transformation—le canal isthmique qui doit faire de notre port le centre du commerce interocéanique.

Bien des plans ont déjà été tracés; aucun n'a encore été mis à exécution, et c'est là précisément ce qui irrite les impatiences de M. Roosevelt. Or voici qu'un nouveau projet est présenté au Congrès. Il est peut-être un peu vague dans ses grandes lignes, ce projet, mais il nous rassure parce que, laissant de côté tous les détails, tant par dessus tous les atterrissements trop habituels aux assemblées délibérantes, il va droit au but et donne au chef de l'exécution le soin de mener l'œuvre à bien. Personne n'ignore l'activité de M. Roosevelt, l'ardeur qui l'anime, son désir d'en finir avec cette grande entreprise.

Il y apportera tout l'entrain dont il est capable. C'est sans aucun doute dans ce but que le nouveau projet a été proposé. Il confère au Président toute l'autorité nécessaire pour faire le choix de la route, pour exécuter les travaux. L'œuvre entre ainsi dans une nouvelle phase, celle de l'exécution. Assez, trop même de discussion; il nous faut des actes. Que le Président se mette à l'œuvre résolument, sans plus tarder, et nous verrons bientôt se creuser ce canal, objet de tant d'espérances et tant de déceptions, et la Nouvelle-Orléans se lancera triomphalement dans la brillante carrière que lui réserve l'avenir.

M. LOUBET EN RUSSIE

UN ANNIVERSAIRE.

Le maire de Brest vient de transmettre au sous-préfet le programme des fêtes que la Commission municipale a élaboré en vue de l'arrivée du président de la République.

Ce programme va être adressé à l'Élysée pour être soumis à l'approbation de M. Loubet. Le crédit voté par le Conseil municipal, pour l'organisation de ces fêtes, est de 30,000 fr.; mais il pourra être augmenté, selon les nécessités des circonstances.

Le jour de l'arrivée du président à Brest, une grande fête de nuit sera donnée en rade; elle se composera d'illuminations et de projections électriques.

Les travaux d'aménagement de "Montcalm" sont terminés; il ne reste plus que sa décoration à effectuer.

drées et placées à bord du "Montcalm". Une équipe d'ouvriers électriques procède à l'installation à bord de ce même cuirassé d'un poste de télégraphie sans fil. A cet effet, une corbe destinée à supporter l'appareil de transmission a été installée sur la partie haute du mât de misaine.

La contre-torpilleur "Cassini" vient d'être conduit dans le port de guerre où il va, à son tour, recevoir les aménagements nécessaires en vue du voyage en Russie.

M. Edmond, ingénieur, s'est rendu à son bord pour visiter ses dynamos. La toute du "Montcalm", sous laquelle aura lieu la réception de LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, sera divisée en deux grands sections.

Une formera la salle où sera dressée la table du déjeuner offert en l'honneur des souverains par le Président de la République, et sa décoration a été confiée au génie maritime.

L'autre, subdivisée elle-même en cinq salons, sera décorée et meublée par les soins de M. Lecœur, conservateur du Gard-Mobilier national, qui dirige en ce moment à bord les travaux.

Le premier salon, tendu de vert, le deuxième tendu de rose, et le troisième, qui sera celui du Président de la République, tendu de bleu, recevront un ameublement Louis XV.

Au fond de la tente, deux autres salons plus petits seront réservés, l'un à l'empereur, l'autre à l'impératrice.

Le salon de l'empereur, vert olive, et décoré d'un panneau de Beauvais de la série des "Combats" de Cassanova, sera meublé dans le style Empire.

Le boudoir de l'impératrice, héliotrope, et dont le meuble sera Louis XV, recevra une tapisserie de Beauvais reproduisant les "Amusements champêtres" de Watteau.

UN ANNIVERSAIRE.

Le 20 de ce mois, il y aura juste un siècle que l'Ordre de la Légion d'Honneur a été créé en France. A ce moment où l'on s'apprête à célébrer la fondation de ce distingué, le monarque qui vient de publier M. Bonneville de Marsangy prend un intérêt d'actualité tout patriotique.

Autour d'un très bel ouvrage historique sur la Légion d'Honneur, M. Bonneville de Marsangy vient de donner une intéressante brochure sur "Paris Batailles, Lille, Valenciennes, Landrecies" autorisées par un récent décret à porter la "croix des braves" dans leurs armoiries. L'auteur résume en quelques pages les faits héroïques accomplis par ses glorieuses villes françaises. Il rappelle l'inoubliable siège de Paris avec ses quatre mois de misère et de froid, la lutte contre la faim, le bombardement, les sortilles qui furent de vraies batailles, le Boergé, Champigny, Buzenval. La défense de Bazelles est également une page sublime de notre histoire: le village pris, repris, bombardé et incendié, la lutte corps à corps jusqu'aux "dernières cartouches" immortalisées par le pinceau de Meville. La résistance fut si acharnée, que les soldats prussiens voulaient massacrer les blessés survivants de la maison légendaire. Une autre cité, celle de figurer un martyrologe national, c'est Lille. M. Bonneville de Marsangy rappelle le patriotisme avec lequel elle sup-

porta, en 1792, le bombardement des Autrichiens, qui renoncèrent à prendre la ville. Le siège de Valenciennes, par l'armée de Cobourg, est plus mémorable encore. Neuf mille soldats français luttaient stoïquement contre une armée ennemie de 60,000 hommes.

Dans ses "Guerres de la Révolution", M. Arthur Chuquet décrit cet horrible siège dépeint à 5,000 hommes, obligés de capituler, la garnison obtint de sortir avec tous les honneurs de la guerre. Valenciennes avait reçu 180,000 coups de canon, 48,000 bombes. Landrecies, en 1794, ne fut pas moins vaillant et mérita de porter la croix comme ses frères français. M. Bonneville de Marsangy a évoqué, dans des pages émus, ces grands souvenirs de notre histoire. Sa monographie des nouvelles villes légionnaires complète dignement son premier ouvrage, qu'un patriotique anniversaire signale de nouveau à l'attention de tous les cœurs français.

AMUSEMENTS.

ST. CHARLES ORPHEUM

Nous voici bientôt à la fin de la dernière semaine de l'Orpheum; la terminaison de la saison théâtrale avec tout ce qu'elle a commencé, grâce aux brillants exercices de nos artistes Pickliss et au concert de nombreux artistes qui ont su combiner l'art d'animation à ses représentations de matin et de soir.

WEST END.

A la Nouvelle-Orléans, la saison des théâtres et des amusements ne cesse jamais. Les artistes, les musiciens, les chanteurs, les danseurs se bornent à se transporter de la ville au lac où ils retrouvent le même public, les mêmes amateurs, les mêmes braves qu'à la rue Canal et à la rue St-Charles. C'est ce qui explique les brillants succès actuels de West End qui nous offre, tous les soirs, de délicieux concerts qui comptent parmi leurs exécutants les meilleurs instrumentistes qui se trouvent en Amérique. Impossible de réviser un plus joli concert que celui que nous donnait, hier l'orchestre Brooke, venu tout exprès de Chicago pour nous procurer ses plaines.

Grand Opéra House. Aujourd'hui, matin et soir, deuxières représentations de William Farum, dans "Hoodman Blind". M. Farum chanteurs de délicate voix se trouve de son trop court séjour à la Nouvelle-Orléans. Demain, dimanche, en matinée, première addition de la Compagnie Lyrique de Boston—cinquante exécutants, chanteurs et instrumentistes. Ces excellents artistes donnent "Beecher", le chef d'œuvre de Verdi, pour pièce de début.

Mort de Jehann Moller.

New York, 9 mai — Johann Moller, un pionnier de l'industrie du sucre raffiné, avec laquelle il fut identifié pendant bien des années, est mort d'une maladie de cœur. Il avait 87 ans et s'était retiré des affaires en 1876.

France Assemblée.

Il laisse un fils, William, de San Francisco, et quatre filles. Johann Moller était un des six frères qui vinrent d'Allemagne en 1817, plus d'un demi-siècle. Trois d'entre eux s'adonnèrent au commerce du sucre. Ils fondèrent la maison Moller, Odell, Descher et Compagnie.

Par qui?... Comment?... Pourquoi! Madame Vallier demeurera encore un instant muette, l'expression de ses prunelles navrées, plus intenses, plus interrogative, plus angoissée. Puis ses yeux retournèrent vers Jules Terréas. —Par qui? répéta-t-elle. Il ne répondit pas. Eve possédait: —Il est plus stupide encore qu'il n'est infâme, de répondre que c'est par moi... Vis à vis de vous, qui me connaissez, je ne m'abaisserais plus une minute à me défendre... Je répète: par qui? —Où, fit le défenseur, par qui. —Et dans quel intérêt? —Dans quel intérêt? articulait-il, semblable à un robot. —Comment! répéta-t-elle plus éberluée; il faut admettre, et c'est même sûr, que le crime d'adultère est un crime? —Vous avez dit, madame, qu'aucun domestique ne pouvait être soupçonné. —Et je l'affirme encore. Dans quel but l'un ou l'autre, eût-il accompli une telle action? et justement sur la personne de mon mari? —Ce but échappe. —Alors, d'après la justice, j'en aurais eu un, moi? —Il faut croire. —Qui serait-il? —Les interrogatoires du juge d'instruction ont dû vous renseignés.

—Il m'ont appris ceci: j'avais un amant. Et c'est pour pouvoir me donner tout entière à cet amant, que j'ai chahuché à me débarrasser de Jacques. —C'est la source de l'accusation. —Si je suis forcée de me défendre avec un juge d'instruction, je n'ai pas, je le répète, à le faire avec vous... Vous savez bien que je n'ai pas d'amant. —La justice vous demandera, quelles lettres vous allez chercher, poste restante. —Des lettres anonymes me racontant que Jacques me trompait: —Vous les avez gardées? —Aucune. —Malheureuse! —Où, je comprends... On m'objection: c'étaient des lettres vous donnant des rendez-vous à un hôtel, voilà pourquoi vous les avez détruites. —Evidemment. —Je réponds: c'étaient des lettres que je considérais comme ignobles, avec lesquelles je ne voulais pas troubler le paix de mon ménage... d'abord, que j'avais peur ensuite, dans l'état de santé où il se trouvait, de voir tomber entre les mains de mon mari. —Combien en avez-vous reçu? —Cinq. —En combien de temps? —En un mois à peu près. —Pourquoi ne vous êtes-vous pas abstenue, puisque vous considérez cette façon de déclaration comme une lâcheté, la première lue, d'aller chercher les autres? —Je voulais me rendre compte jusqu'où cela irait. —Et peut-être, au fond, y croyiez-vous? —Je mentirais si je vous disais que le doute ne m'avait pas mordue au cœur. —Me l'affirmeriez-vous que je ne le croirais pas. —D'abord l'indignation, puis le soupçon... Toute femme, fût-elle la plus aimante et la plus confiante, eût passé par là. —Je le crois, puisque j'y ai passé. —Et le sentiment qui vous faisait détruire ces lâches et mensongers racontars, l'indignation, se mêlait à un autre: la volonté de tout cacher à Jacques pour arriver surtout, plus sûrement, à savoir. —Vous ne vous trompez pas. —Cela se tourne aujourd'hui contre vous. —Hélas! —Alors, pas une ligne; vous n'avez rien conservé? —Rien. —Pourquoi vous le savez, votre mari n'ignorait pas que vous dégrégiez une correspondance postale restante. —Il ne l'ignorait pas, puisqu'il me l'a reproché. —Comme vous lui avez reproché d'avoir une maîtresse.

—L'un et l'autre nous nous trompions... Et malgré la confiance que nous avions l'un dans l'autre, vous voyez, sous soupçon. —Jacques ne vous a fait aucune allusion à une dépêche reçue, lui indiquant aussi clairement qu'un sans le nommer, que c'était vous qui l'empoisonniez? —Comment! il a reçu une dépêche... m'a accusé... Jamais, non, pas une allusion... Ah! pourquoi ne l'a-t-il pas faite? Nous nous serions rendu compte ensemble... Nous aurions cherché... Je ne serais pas ici, et surtout... surtout... c'est cela le plus terrible... il ne penserait pas que j'ai pu, moi... moi... vouloir se suicider. —C'est vrai, s'il vous l'avait montré, quel grand malheur évité! —Et vous ne trouvez "pas que c'est une preuve en ma faveur" celle d'une machination pour nous séparer, détruire... et sans retour peut-être, notre bonheur! Ah! voyons, monsieur Terréas, vous n'êtes pas un juge d'instruction, vous... vous êtes mon avocat... mieux que cela, un homme qui me connaissez, qui m'avez jugée, appréciée... montrez vous sincère... —Je le suis. —Et, dans cette sincérité, dans votre âme et conscience, que pensez-vous? Jules Terréas n'hésita pas.

—Sa conviction, qui s'était quelquefois d'ailleurs, s'affirmait. —Il répondit: —Que vous êtes victime, et d'un monstrueux complot, et d'une épouvantable erreur. —Eve lui donna ses mains brûlantes. —Merci. —Il vit des yeux pleins de larmes, qui pouvaient être à présent des larmes bienfaites, car l'expression du visage pâle aux joues qui s'émaciaient, indiquait presque de la joie. —Elle répéta: —Merci! —Et sérieuse, calme: —Maintenant, cherchons. —Cherchons, dit le défenseur. —Plusieurs minutes, elle demeura les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, avec une concentration de la pensée, qui rapprochait ses sourcils noirs, sur ses yeux fixes et agrandis. —L'avocat qui attendait, la respiration suspendue, ne la quittait pas du regard, recueillit une à une, les paroles qui tombaient de sa bouche. —Les domestiques? non... Du reste, à moins qu'on ne le sournât, aucun ne pénétrait, une fois que nous y étions, dans nos chambres... et puisque c'était dans le lait "que j'avais attristé moi-même", auquel personne ne touchait plus que "lui, pour le boire", que tombait l'arsenic... qui pouvait, voyons, qui pouvait pénétrer chez nous?

Elle réfléchit encore. —Et tout haut, à une seconde reprise, elle se vit sa pensée: —La cuisinière, le valet de chambre, couchent au sixième. —La femme de chambre dans la lingerie, de l'autre côté de l'appartement. —Je ne m'arrête pas à la supposition qu'elle s'est introduite dans notre chambre à la faveur de notre sommeil, je constate seulement qu'elle aurait pu le faire sans nous éveiller, les portes à ouvrir étant au nombre de trois ou quatre, et Jacques ayant le sommeil léger. —Une seule porte, au face de laquelle donne immédiatement celle de la chambre, de nos enfants, demeure la nuit grande ouverte celle du cabinet de toilette, dans lequel se trouve "ah! lit que l'on n'occupait guère... —"Vous connaissez d'ailleurs, n'est-ce pas? cette disposition. —Mal... je n'aurais pu la constater que la nuit où j'allai Jacques... cette nuit où... Terréas se leva de son siège d'un mouvement automatique, brusque. —C'est nuit, où? interrogé fébrilement sa cliente. —Mon Dieu! madame... Mon Dieu! Ah! pourtant, je ne peux pas... je ne peux pas douter de vous! —Et vous sentez revenir la suspicion? —Oui... cette nuit-là, et c'est